Yod

Revue des études hébraïques et juives

14 | 2009

La littérature israélienne, miroir d'une société multiple

Du russe à l'hébreu : une création en version originale ?

From Russian to Hebrew: A Creation in Original Version?

מרוסית לעברית

Michèle Tauber

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/yod/371>

DOI : 10.4000/yod.371

ISSN : 2261-0200

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 171-182

ISBN : 978-2-85831-178-1

ISSN : 0338-9316

Référence électronique

Michèle Tauber, « Du russe à l'hébreu : une création en version originale ? », *Yod* [En ligne], 14 | 2009, mis en ligne le 31 octobre 2011, consulté le 08 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/yod/371> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/yod.371>

Ce document a été généré automatiquement le 8 juillet 2021.

Yod est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Du russe à l'hébreu : une création en version originale ?

From Russian to Hebrew: A Creation in Original Version?

מרוסית לעברית

Michèle Tauber

*J'ai déménagé
Et j'ai loué un hébreu meublé
Un canapé convertible à deux places
Une table à trois dimensions
Et une demi-chaise
Car
Soudain j'avais oublié l'autre moitié*
Gali-Danah Singer, poétesse bilingue en russe et
en hébreu

Nés en Russie, ils écrivent en hébreu

- 1 Les écrivains israéliens d'origine russe suivent les traces de leurs illustres aînés et adoptent, eux aussi l'hébreu comme langue d'écriture. Certes, le contexte a bien changé : pour Bialik et Brenner, Alterman et Alexander Penn, parmi tant d'autres, l'écriture en hébreu répondait à une idéologie. Bien qu'ils soient arrivés plus âgés que les écrivains actuels venant de Russie en Israël, l'hébreu était déjà pour eux une langue familière qu'ils maniaient et maîtrisaient à la perfection. En outre, comme la quasi-totalité de ces écrivains venait d'Europe centrale et orientale, l'étiquette d'écrivains d'origine russe, polonaise ou lithuanienne n'existait même pas : ils étaient des auteurs hébreux. Aujourd'hui, écrire en hébreu en Israël ne correspond plus à une idéologie, mais à un désir de s'intégrer et d'être reconnu dans le pays d'accueil. Toutefois, contrairement au statut des écrivains fondateurs, dans la littérature hébraïque moderne, l'origine ethnique de l'écrivain est très largement mise en avant même si l'auteur en question ne traite pas nécessairement de ses liens avec son pays d'origine.

Certes, il est aisé de cataloguer Boris Zaidman comme auteur russe vu la place centrale qu'occupe son enfance en Russie dans le roman *Hemingway et la pluie des oiseaux morts*¹. En revanche, Alex Epstein dans ses nouvelles miniaturistes n'aborde pas particulièrement le thème de l'enfance en Russie soviétique. Marina Grosslerner, également d'origine russe, note que parmi les vagues d'immigration arrivées immédiatement après 1948, il a fallu trente à quarante ans pour « fabriquer » des écrivains en hébreu². Selon M. Grosslerner, la difficulté ne réside peut-être pas tant dans la langue elle-même que dans la légitimité de chacun en tant qu'immigrant sur une terre étrangère. Ainsi l'immigration russe des années soixante-dix, composée d'une population cultivée et plutôt nantie qui n'a apparemment pas souffert du « fossé culturel » souvent évoqué pour les communautés orientales, a malgré tout eu besoin d'environ trente ans pour donner naissance à la génération d'écrivains actuels. Parmi ceux-ci, on compte Alona Kimhi, Boris Zaidman, Miri Litvak, Marina Grosslerner, Alex Epstein et les poétesses Gali-Danah Singer et Sivan Beskin.

- 2 Notre étude se bornera à deux auteurs traduits en français, à savoir Alona Kimhi, née en 1966 et arrivée en Israël en 1972, et Boris Zaidman, né en 1963 et arrivé en Israël en 1976.
- 3 Se pose alors la question de notre titre : quelle est la version originale d'une œuvre littéraire qui n'a pas été écrite dans la langue maternelle de son auteur ? Est-ce le russe ou l'hébreu ? Un entrelacement des deux langues où l'une, l'hébreu, ferait résonner l'humour et le sentiment de nostalgie de la seconde ?

Des personnages russes qui parlent hébreu

- 4 Les personnages russes ou d'origine russe constituent le premier thème de cette quête de la version originale. Nous nous délecterons de leur passion pour l'art, en particulier pour la lecture et son corollaire, l'imagination débordante, pour analyser enfin les occurrences linguistiques variées qui jalonnent ces œuvres.
- 5 Même si l'on trouve chez les deux écrivains plus d'un motif commun, il faut bien admettre d'emblée que les romans et nouvelles d'Alona Kimhi ne se prêtent pas à une franche comparaison avec le premier roman de Boris Zaidman. En effet, mise à part la jeune héroïne de la nouvelle *Éclipse de lune*, tirée du recueil *Moi, Anastasia* publié en hébreu en 1996³, aucun autre personnage de l'écrivaine ne subit les affres de l'immigration, des difficultés à quitter son pays et à s'intégrer à un autre, le tout à travers le regard d'un enfant. Les deux romans d'A. Kimhi abondent, quant à eux, en personnages russes de toutes sortes. Ces personnages ont la particularité d'appartenir à un monde interlope, tout un microcosme où se démènent vendeurs de faux tableaux, restaurateurs-copieurs de toiles, joueurs invétérés, proxénètes de tout poil, prostitués de tous sexes et la liste est loin d'être exhaustive. Ainsi, dans *Suzanne la pleureuse*⁴, le beau Na'or, cousin américain de Suzanne, en Israël pour voyage d'affaires, est en réalité un joueur de cartes impénitent. À l'instar de son illustre ancêtre dostoïevskien, il ne peut résister à l'attrait du jeu qui le ruine et le pousse à voler sa mère et une amie. Si Na'or n'est pas russe, il présente les caractéristiques du héros russe stéréotypé : il est dépeint comme un être qui brûle la vie par les deux bouts et dont la grande beauté est l'atout principal. Mais il est en même temps mû par une grande générosité face au désarroi mental de Suzanne qu'il aide à retrouver le désir de vivre. Certes, on peut voir là un portrait archétypal, voire caricatural, du caractère russe, mais A. Kimhi donne au

personnage une épaisseur humaine qui va bien au-delà. Il en est de même pour Katioucha, jeune Russe non juive, veuve d'un riche Arabe chrétien de Haïfa, qui rappelle dans un premier temps ces personnages de demi-mondaines chers à Proust. Mais Katioucha n'est pas Odette de Crécy et sa légèreté apparente recèle en réalité un tempérament trempé et une force de caractère peu commune. Quant à Tchinguiz Magometov, « protecteur » de Ninouch, la « meilleure amie » de Lily,⁵ il incarne à lui seul toute la panoplie d'un commerce plus que douteux.

- 6 Sur la plaque du « Club privé de remise en forme » qu'il dirige, il s'est bien gardé de mentionner qu'il s'agit en fait de rencontres avec des jeunes femmes, des jeunes enfants et des monstres humains destinés au bon plaisir de dévoyés en tous genres. Paradoxalement, l'auteure parvient à rendre le personnage extrêmement sympathique en l'affublant d'une famille respectable et en lui confiant le rôle de sauveur de Ninouch : c'est grâce à lui que cette dernière échappe à la condition de SDF. La tonalité joyeuse et jubilatoire avec laquelle sont présentés ces personnages russes laisse penser qu'A. Kimhi éprouve pour eux une grande affection justement à cause de leur statut marginal et de leur aspect physique qui frise parfois le monstrueux. Ainsi Ninouch, suite à une absence de tonus musculaire, est douée d'une souplesse de contorsionniste et exécute des « numéros de cirque tel un chimpanzé savant : elle allume et fume une cigarette avec ses orteils, passe ses jambes autour de son cou » etc.⁶ De même, Arthur, le fils de Katioucha,⁷ qui souffre d'une « hyperactivité avec une composante rare de coprolalie », a l'aspect d'un petit Bouddha : « il portait pour seuls vêtements un slip et des chaussures Nike toutes neuves et trop grandes pour lui, comme celles des rappeurs purs et durs. Son ventre dépassait de son slip comme celui d'un notable. » On a très nettement l'impression, surtout dans *Lily la tigresse*, que ces personnages sont en dehors des normes à la fois sur le plan moral et sur le plan physique.
- 7 Chez Boris Zaidman, les Russes font partie du paysage puisque la majeure partie du roman se situe dans l'Union Soviétique des années soixante-dix. Même le Alex Mondor (Har-Zahav) de l'Agence Juive qui le contacte en Israël pour l'engager à un festival culturel dans sa ville natale n'est qu'un « Zlatogorski ou Zolotovski » déguisé, « tout au plus, quelque Goldberg », c'est-à-dire un russe ou un polonais d'origine qui a hébraïsé son nom. Ce que le narrateur Tal Chani, ex-Anatoli Schneidermann, ne supporte pas !

La famille : protectrice ou protégée ?

- 8 Le thème de la famille est également très présent chez les deux écrivains, même lorsque celle-ci sert de paravent à des activités inavouables, comme nous l'avons vu précédemment. Les parents de Tal-Anatoli, dit Tolik, ceux d'Anastasia, de Suzanne et de Lily sont loin d'être des personnages secondaires en dépit du fait que les pères d'Anastasia, de Suzanne et de Lily soient morts au moment où débute le récit. Ce sont tous des parents extrêmement protecteurs et anxieux de faire au mieux pour leur progéniture jusqu'au jour où eux-mêmes se retrouvent en position de faiblesse. La mère d'Anastasia perd son mari et souffre d'une grave dépression. Ada, la mère de Suzanne, construit toute son existence autour de sa fille lorsque son mari disparaît. La mère de Lily abandonne son père pour un linguiste yiddishophone et les parents de Tolik deviennent des émigrants sans toit, sans patrie, rejetés par les autorités soviétiques comme s'ils étaient de vulgaires criminels :

« Il se souvint de lui-même sur le quai, près des valises posées à terre. De Maman, assise sur l'une d'elles et qui ressemblait soudain à une petite réfugiée de guerre. Une enfant que la guerre n'avait pas quittée depuis lors, qui s'était nichée en elle, à bas bruit, et vivait sa propre vie comme une sangsue dans la fourrure d'un chien des rues⁸. »

- 9 Or, c'est précisément dans ces situations de détresse que s'établit le parallèle entre les deux auteurs, car les enfants, précocement mûris, prennent alors la décision de protéger leurs parents.

- 10 Voici ce qu'Anastasia écrit lorsqu'elle est à même de ressentir la douleur qui étreint sa mère :

« Je me suis dit que désormais je la protégerais toute la vie, de mon mieux, pour qu'elle n'ait plus jamais un tel désespoir, et que j'étais responsable d'elle [...]. J'écouterai son bonheur tranquille et je sentirai que c'est moi, la fée enchantresse, qui a tout arrangé et s'est si bien comportée⁹. »

- 11 Les personnages des grands-parents jouent aussi un rôle non négligeable. À l'âge de six ans, Tolik perd sa grand-mère qui vivait avec lui et ses parents. Les deux grands-pères ont également disparu et l'enfant décide d'adopter l'oncle Niouma comme grand-père. Sauf que l'oncle Niouma n'est pas son oncle, mais le mari de tante Rosa, la meilleure amie de maman, chez qui Tolik passe une grande partie des vacances. Sauf encore qu'il ne l'a jamais vu, car Niouma est au goulag depuis au moins une bonne dizaine d'années.

« Au fil des jours, Tolka l'adopta comme grand-père secret, ce que Niouma accepta : une nuit, au bout d'un long conciliabule, il acquiesça en silence, d'un mouvement de ses yeux colorés sur la photo en noir et blanc, et consentit à être son grand-père¹⁰. »

- 12 Anastasia se souvient, elle aussi, avec nostalgie de sa grand-mère qui s'occupait beaucoup d'elle, l'emmenant au cours de danse, puis à des spectacles de ballets, lui apprenant à cuisiner, à faire son lit, à jouer aux échecs :

« Elle était bien ma grand-mère, Babouchka. Elle n'avait même pas ces habitudes qu'avaient les autres d'attraper, de prendre dans les bras, de m'embrasser avec de la salive. Des choses qui vous énervent. Tout au plus, elle faisait un petit câlin, ou une petite tape amicale sur les fesses. C'était sa manière d'aimer¹¹. »

- 13 La grand-mère de Lily, Rachélé, est un personnage haut en couleur, russe d'origine et communiste forcenée, qui « jamais n'a renié son amour, un amour qui frisait la passion charnelle, pour Iossef Vissarionovitch Djougashvili »¹². Elle défend bec et ongles sa petite fille contre la surprotection parentale et joue le rôle de la bonne fée des contes pour enfants.

- 14 Ces figures de grands-parents prennent ainsi la place de parents défaillants et endossent le rôle de la *babouchka* ou du *diedoushka* des contes russes.

L'art : une seconde nature

- 15 Un autre aspect caractéristique des racines russes de nos écrivains est l'engouement pour toute forme d'art, que ce soit musique, peinture ou littérature et donc lecture. La mère d'Anastasia lui a écrit des poèmes alors qu'elle n'était encore qu'une petite fille, elle-même lit Gogol, Alexandre Dumas, Conan Doyle et, en cachette, Vladimir Nabokov. Suzanne est devenue « folle de poésie » après que son père lui eut révélé la langue des plus grands poètes : Pouchkine, Rilke, Akhmatova, Byron et Blake. C'est aussi son père qui l'a initiée à la mythologie grecque et lui a chanté des romances russes en s'accompagnant à la guitare. Aussi, lorsque Na'or apparaît, Suzanne, en proie à une

imagination exaltée par ses lectures de poésie, voit-elle en lui le portrait du poète anglais Shelley.

- 16 Quant à Tolik, c'est un « rat de bibliothèque » qui s'en donne à cœur joie chez tante Rosa où l'attend la magnifique bibliothèque que Niouma a laissée. L'enfant voit dans les livres une armée de soldats aux uniformes de couleurs diverses :

« Au centre de l'étagère médiane, les volumes vert bouteille de Tchekhov, soutenus à gauche par la compagnie grise des Gogol. La brigade des Dickens, à l'aspect sévère, en uniforme marron chocolat, les pressait de la droite, un volume rangé après l'autre en un appareil britannique impeccable. Et au milieu de cette continuité en marron et vert sombre, Mark Twain lui faisait soudain un clin d'œil, avec un sourire espiègle, en lettres orange brillant sur des dos scintillant en bleu électrique. Et les Pouchkine étincelants s'illuminaient de gravures dorées sur fond rouge flamboyant et par-dessus, un bataillon complet de Tolstoï en tenues café au lait suaves¹³. »

- 17 Quant à *Une journée d'Ivan Denissovitich*, alors interdit en URSS, il est revêtu, chez les parents de Tolik, d'une reliure « Pouchkine » qui l'innocente totalement.

Quand l'imagination mène au fantastique

- 18 L'une des conséquences directes de ces lectures effrénées pourrait bien être cette imagination débridée qui se manifeste surtout chez Tolik. Ainsi, au moment où la famille s'engouffre dans le train qui les emmène hors d'URSS, Tolik a une vision de convoi de Juifs pendant la Shoah. Il imagine également, à la suite de souvenirs d'enfance racontés par sa mère, comment Niouma, dans le grand froid sibérien où les moineaux tombent morts, raidis par le gel, parvient à ranimer un oiseau en le recueillant dans sa paume et en le réchauffant de son souffle. Ou bien encore le mouvement de montée et de descente des passagers du trolley comparé à une moulinette, qui devient une vision de film d'horreur « gore » : les passagers entrent dans le trolley,

« roses et en bon ordre, comme les morceaux que Babouchka met dans le trou du hachoir avec ses boules de pain humide [...] et ils en sortent à la fin, suants, nerveux, tout rouges et froissés [...] comme les longs vermisseaux qui sortent des trous, de l'autre côté, et tombent sur la planche à découper...¹⁴ »

- 19 Cette vision fantasmée exprime en images très fortes une création en version originale dans laquelle la vision prend en quelque sorte le relais de la parole. La réalité soviétique prend le pas sur les promesses des lendemains qui chantent et l'enfant juif ressent en filigrane d'abord, puis de façon on ne peut plus concrète, l'ostracisme dont il fait l'objet.

Mélange de langues

- 20 Les vocables en russe illustrent tout au long du roman de B. Zaidman l'antisémitisme virulent qui ronge encore la société soviétique. Mais de même que Cholem-Aleikhem ponctue les monologues de *Tevie le laitier* de slavismes et l'histoire de *Motl, le fils du chanteur* d'expressions russes paysannes, l'écrivain hébreu, de langue maternelle russe, sait à quel moment faire jouer la corde sensible et introduire en version originale un chapelet de jurons échappés de la bouche d'un ivrogne. De la même façon, il utilise à

point nommé des expressions en yiddish, langue juive incompréhensible au commun des citoyens soviétiques.

- 21 C'est là aussi que l'humour est au diapason avec la langue au point que l'hébreu peut même se moquer de l'hébreu par le biais de son propre idiome. Ainsi :

« À ses oreilles de Russe, ce mot de Sokhnout sonnait comme un rhume chronique ou comme une sinusite. [...] Le nom de l'Alliance des travailleurs hébreux tonnait comme une quinte de toux ou comme un éternuement : Histadrout. Cela lui rappela la Sokhnout asthmatique et il comprit, du coup, que, dorénavant il devrait penser et s'exprimer tout le temps en raclant le fond de ses voies respiratoires. Et cela, en délaissant sa chère langue maternelle, qui non seulement s'écoulait comme du miel dans sa gorge, mais qui était, comme on le lui avait enseigné durant les cours de littérature patriotique, la langue des plus grands classiques et le bastion de la culture mondiale au cours du dernier millénaire...¹⁵ »

- 22 Pour sa part, Alona Kimhi introduit le yiddish comme un personnage à part entière dans *Lily la tigresse*. Entre le *hébréishè kompleks* que Rachélé impute aux parents de Lily et les *fissèlekh* d'Amikam, le fiancé indélicat de la jeune femme, grand-mère et petite-fille n'hésitent pas à consteller leurs phrases de mots yiddish afin de donner encore plus de sel à leurs dires. Mais surtout, les parents de Lily sont comédiens dans un théâtre yiddish. Sa mère s'amourache de Poldy Rosenthalis, auteur du *Lexique mondial complet de la culture yiddish*, et qui :

« refuse, malgré la chaleur, d'enlever la veste de son costume clair, éternel immigré, rejetant la familiarité israélienne qui permet aux hommes de rester en compagnie d'une dame avec un simple maillot de corps et un pantalon¹⁶. »

- 23 Cette résistance à l'« assimilation » israélienne figure aussi parmi les caractéristiques de la version originale. B. Zaidman évoque le « Lénine juif de Plonsk » qui a imposé aux nouveaux immigrants de se fondre dans le creuset local. Mais les Russes qualifient les Israéliens d' :

« indigènes manquant de racines, dépourvus d'épaisseur. [...] Ce n'est pas seulement leur incommensurable analphabétisme au chapitre de Pouchkine, Lermontov ou Dostoïevski et leur déficit chronique en matière de « Si vous voulez bien vous donner la peine » ou « Mille mercis », ou encore « Jeune enfant, veux-tu bien, s'il te plaît, laisser la place à la citoyenne auréolée de ses cheveux blancs »...¹⁷ »

- 24 La traduction en hébreu d'expressions russes soutenues leur confère un degré d'humour supplémentaire en prenant l'exact contre-pied de l'objet de leur moquerie. En outre, les souvenirs idéalisés de l'enfant relayés par l'adulte conscient de la réalité créent souvent un décalage où se fondent humour et tendresse.

- 25 L'entrelacement des langues est alors complet. Il s'ajoute aux motifs linguistiques russes et yiddish infiltrés à l'intérieur de l'hébreu et le tout communique alors au lecteur cette sensation de version originale polyglotte unique en son genre. En effet, cette combinaison entre diverses langues crée une fusion de laquelle émerge une langue nouvelle, la version originale d'une œuvre littéraire. Ainsi le passage du russe à l'hébreu s'opère dans un processus originel, recréant un vernaculaire et une langue poétique qui puisent chacun à des sources linguistiques et culturelles différentes pour faire entendre une mélodie polyphonique en version bel et bien originale.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres étudiées

- KIMHI, Alona (2001), *Suzanne la pleureuse*, Paris, Gallimard.
- KIMHI, Alona (2006), *Lily la tigresse*, Paris, Gallimard.
- KIMHI, Alona (2008), *Moi, Anastasia*, Paris, Gallimard.
- ZAIDMAN, Boris (2008), *Hemingway et la pluie des oiseaux morts*, Paris, Gallimard.

Bibliographie

- PROUST, Marcel (1973), *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, pp. 195 et sq.
- CHOLEM-ALEIKHEM (1959), *Tevye der milkhiker (Tevye le laitier)*, Tog Morgen Jurnal, New York, vol. 1.
- CHOLEM-ALEIKHEM (1959), "Motl Paysse dem khazns" (*Motl fils de Payssè le chantré*), Tog Morgen Jurnal, Tome 3, New York, vol. 3.
- SINGER, Gali-Danah (2007), « 'Ivrit bi-shtika » (L'hébreu par le silence), Encyclopédie Zman yehudi *hadash*, Jérusalem, Keter.

NOTES

1. Boris Zaidman, *Hemingway we-geshem ha-tsiaporim ha-metot*, Tel Aviv, Am Oved, 2006. Trad. Jean-Luc Allouche : *Hemingway et la pluie des oiseaux morts*, Paris, Gallimard, 2008.
2. Marina Grosslerner, « Eykh omrim "ars" be-rusit? » (« Comment dit-on "frimeur" en russe ? »), *Haaretz*, 7 mars 2007.
3. Alona Kimhi, *Ani Anastasia*, Jérusalem, Keter, 1996. Trad. Rosie Pinhas-Delpuech : *Moi, Anastasia*, Paris, Gallimard, 2008.
4. Alona Kimhi, *Suzana ha-bokhiyya*, Jérusalem, Keter, 1999. Trad. Rosie Pinhas-Delpuech : *Suzanne la pleureuse*, Paris, Gallimard, 2001.
5. Alona Kimhi, *Lily la tigresse*, Jérusalem, Keter, 2004. Trad. Laurence Sendrowicz : Paris, Folio, 2006.
6. Alona Kimhi, *Lily la tigresse*, p. 41.
7. Alona Kimhi, *Suzanne la pleureuse*, pp. 114-117.
8. Boris Zaidman, *Hemingway et la pluie des oiseaux morts*, p. 27.
9. Alona Kimhi, *Moi, Anastasia*, pp. 75, 91-92.
10. Boris Zaidman, *Hemingway et la pluie des oiseaux morts*, p. 83.
11. Alona Kimhi, *Moi, Anastasia*, p. 49.
12. Alona Kimhi, *Lily la tigresse*, p. 113.
13. Boris Zaidman, *Hemingway et la pluie des oiseaux morts*, p. 93.
14. Boris Zaidman, *Hemingway et la pluie des oiseaux morts*, p. 123.
15. Boris Zaidman, *Hemingway et la pluie des oiseaux morts*, pp. 188-189.
16. Alona Kimhi, *Lily la tigresse*, p. 256.
17. Boris Zaidman, *Hemingway et la pluie des oiseaux morts*, p. 39

RÉSUMÉS

Mélanges de langues chez les écrivains israéliens originaires de Russie. De plus en plus d'écrivains israéliens nés en Russie écrivent désormais en hébreu. Parmi eux, Alona Kimhi, Boris Zaidman, Miri Litvak, Marina Grosslerner, Alex Epstein, ainsi que les femmes poètes Gali-Danah Singer et Sivan Beskin.

Nous limiterons notre étude à deux auteurs qui sont traduits en français : Alona Kimhi et Boris Zaidman. On pourrait se demander : quelle est la version originale d'un livre qui n'a pas été écrit dans la langue maternelle de l'auteur ? Le russe ? L'hébreu ? Ou un entrelacement des deux, quand l'humour et la nostalgie se font l'écho d'une langue à l'autre ?

La combinaison entre ces différentes langues - le yiddish semble être également très présent - crée une fusion étonnante où émerge une nouvelle langue : une mélodie polyphonique qui sonne simultanément vernaculaire et poétique.

More and more Israeli writers born in Russia write nowadays in Hebrew. Among them Alona Kimhi, Boris Zaidman, Miri Litvak, Marina Grosslerner, Alex Epstein, as well as the women-poets Gali-Danah Singer and Sivan Beskin.

We shall limit our study to two authors who are translated into French: Alona Kimhi and Boris Zaidman. One could ask: what is the original version of a book which has not been written in the author's mother tongue? Russian? Hebrew? Or an intertwining of both when humor and nostalgia are echoing from one language to the other?

The combination between various languages - Yiddish appears to be also very much present - creates an amazing fusion where a new language emerges: a polyphonic melody that sounds simultaneously vernacular and poetical.

יותר ויותר ספרים ישראלים ילידי רוסיה כותבים היום בעברית. ביניהם: אלונה קמחי, בוריס זיידמן, מירי ליטבסק, מרינה גרוסלר

שניים מהם, ולהם מוקדש המאמר, תורגמו לצרפתית: אלונה קמחי ובוריס זיידמן. השאלה הנשאלת היא מהי גרסת המקור החיבור בין שפות שונות, ונראה שגם לידיש יש נוכחות חשובה, יוצר מיזוג מפתיע של מעין שפה חדשה, ניגון פוליפוני הנשמע

INDEX

Mots-clés : Kimhi Alona (1966-), Zaidman Boris (1963-), intégration, société israélienne, Juifs de Russie, yiddish

Keywords : Russia, literature, twentieth century, Israeli society, quest for identity, integration, Jews in Russia, Yiddish language, Israel

Index géographique : Russie, Israël

מילות מפתח

היהודים ברוסיה, אידיש, אלונה קמחי, זיידמן בורי, השתלבות, החברה הישראלית;

ספרות, רוסיה, המאה העשרים

Index chronologique : vingtième siècle

Thèmes : littérature